

Entretien avec Léa Pool

Mario Cloutier

Volume 13, Number 2, Spring 1994

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/33911ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Association des cinémas parallèles du Québec

ISSN

0820-8921 (print)

1923-3221 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this document

Cloutier, M. (1994). Entretien avec Léa Pool. *Ciné-Bulles*, 13(2), 32–35.

«Le film, c'est un outil de recherche et d'expression de soi.»

Léa Pool

par Mario Cloutier

Mouvements du désir, le dernier film de Léa Pool, parle de l'instant amoureux et de l'imaginaire qui l'entoure. Un train, deux inconnus et l'inattendu survient. Mettant en vedette Valérie Kaprisky et Jean-François Pichette, le film se déroule sur le trajet Montréal-Vancouver. Le train c'est le désir et la passion qui emportent. Pour Léa Pool, ce septième long métrage la rapproche d'un certain réalisme en lui permettant d'explorer toujours le monde intérieur des émotions. Pour Valérie Kaprisky, cette production lui donne enfin un rôle qui nous la fera découvrir sous un nouveau jour. Les deux femmes ont beaucoup appris l'une de l'autre; elles se sont senties sur la même longueur d'ondes tout au long de ce projet. Une belle rencontre!

*Ciné-Bulles: Comment s'est déroulée la post-synchronisation de **Mouvements du désir**?*

Léa Pool: C'est fastidieux, ça demande beaucoup de patience. Et moi, en même temps, je suis minutieuse parce que j'aime que le résultat final soit bien maîtrisé, mais je ne suis pas une personne de petits détails. Je suis plutôt impulsive. Je lance des idées. J'aime mieux les grands mouvements que la dentelle. Mais je suis consciente qu'un film nécessite aussi de la dentelle. La difficulté de la post-synchro réside dans le fait qu'il faut retrouver l'émotion du jeu. Nous tournions dans un train réel avec une équipe réduite. Nous vivions dans le train et cela a créé un climat extraordinaire où tout était à fleur de peau. Alors, j'avais très peur de perdre cela en post-synchro.

Ciné-Bulles: Ce huis-clos avec peu de personnages, ne comporte-t-il pas plus de dialogues que vos films précédents?

Léa Pool: Je pense que oui. Mais pas tant que cela, puisque nous avons fait la post-synchro en huit jours, un film tourné à 95 p. 100 en son non direct. Sûrement plus que dans **la Demoiselle sauvage** ou **Rispondetemi**, le court métrage de **Montréal vu par**. Il y a beaucoup de dialogues, mais aussi des échappées. Le film porte surtout sur l'imaginaire amoureux entre deux passagers du train et c'est loin d'être verbal. Il y a des rêves, des flashes-back sur leur enfance, des fantaisies sur la relation qui n'existe pas encore. Tout ça est muet, beaucoup plus visuel et sonore. Il y a aussi beaucoup de solitude. Au départ, chacun de ces voyageurs est dans sa bulle. Presque un tiers du film se déroule pendant que l'on présente le quotidien, le passé de chacun des personnages.

*Ciné-Bulles: Vous passez des grands espaces de **la Demoiselle sauvage** à un huis-clos dans un train. C'est quand même un grand changement, non?*

Léa Pool: Oui, mais il y a aussi la traversée du Canada qui est très présente, les paysages et les grands espaces. Ce qui est sûr c'est que dans mes films, les lieux ont toujours été une dimension de la dramatique. Quand celui-ci commence, c'est encore l'hiver dans le nord de l'Ontario, dans ces paysages de neige à l'infini, ensuite ce sont les prairies désertes d'avril, pour finir dans les Rocheuses. Cette notion de mouvement, de déplacement est très importante dans le film. Sinon, il y avait un danger de statisme. Tout se déroule entièrement dans le train. Pour moi, c'était important d'être dans un vrai train et non pas avec un système de rétro-projection en studio qui ne s'avère jamais satisfaisant. Puis, dès le départ, on voulait donner au film un aspect très documentaire. On voulait être extrêmement proche des gens, en équipe réduite avec une caméra à l'épaule. Tout a été tourné à l'épaule par Pierre Mignot. Il fallait donner l'impression d'être à l'intérieur du train et qu'on fait le voyage avec eux. Je pense que c'est un pari réussi. On fait un voyage réel, un voyage imaginaire et un voyage dans le cœur des personnages, dans leur intimité. C'est une suite de voyages parallèles, du plus réel au moins réel.

Ciné-Bulles: Est-ce qu'inconsciemment vous vouliez changer de décor en allant vers plus intimiste?

Léa Pool: Non, je crois que je voulais poursuivre ce que j'avais amorcé avec **Rispondetemi** et qui me plaisait; il y avait un voyage réel dans une ambulance à travers Montréal et un voyage intérieur dans la tête du personnage. En plus, les trains pour moi c'est une obsession depuis longtemps. L'idée était de faire un



Léa Pool (Photo: Pierre Dury)

film sur l'imaginaire amoureux et dans une ville, il y aurait eu trop d'éléments du quotidien qui seraient venus perturber mon propos. Plus j'isolais les personnages, plus cela me permettait d'aller au fond de cette thématique de la naissance du sentiment amoureux et comment on le vit à l'intérieur de soi. Puis, j'aimais bien l'idée de l'urgence, puisqu'il y a un terminus à un voyage et ils ont donc trois jours pour vivre leur histoire, pour s'avouer. En plus, le train, ici, est en voie de disparition. J'aimais bien cette idée qu'un lieu de l'imaginaire, en Amérique, c'est un lieu qui se perd. En me disant, attention, peut-être qu'on abandonne beaucoup en abandonnant les trains. La dernière phrase du film c'est d'ailleurs: «Les trains en Amérique ça n'intéresse plus personne». Pour moi, c'est une métaphore qui peut toucher le cinéma parce que le train est un écran où défilent les images, mais aussi le rêve dans ce qu'il a de subversif. Au fond, le train devient presque un anachronisme dans l'Amérique du Nord actuelle où l'on se laisse de moins en moins de temps pour rêver. Tout cet arrière-plan donnait une portée encore plus large, plus universelle à mon sujet.

Ciné-Bulles: *Tout cela était dans votre scénario au départ?*

Léa Pool: Oui, j'avais fait le voyage pour la recherche et l'écriture. Pour moi, c'est très grave que le train disparaisse. C'est aussi le rêve de l'Amérique qui disparaît... Puis bon, l'imaginaire amoureux c'est un peu Roland Barthes et *Fragments d'un discours amoureux* où il essaie de cerner le sentiment amoureux: l'attente, la jalousie, la panique, les rites secrets... J'ai même bâti un questionnaire avec une quarantaine de questions pour savoir ce qui se passe quand les gens tombent amoureux. Ce qui en ressort c'est que tout se recoupe, c'est un sentiment très universel, et c'est fait de petites choses que personne n'avoue, mais que tout le monde fait. J'aimais cet univers caché du sentiment amoureux. Dans mon film, les deux personnages ne sont pas disponibles. Lui, il va rejoindre quelqu'un, tandis qu'elle quitte quelqu'un d'autre.

Ciné-Bulles: *Est-ce que votre questionnaire vous a donné quelques réponses, quelques conclusions que l'on retrouve dans le film?*

Léa Pool: Non, ce n'était pas le but de l'exercice. Je n'ai jamais fait de film à thèse. C'est un film ouvert. C'est un état d'être que j'essaie de décrire. C'est toujours un peu le pari dans mes films: décrire ce qui

Filmographie de Léa Pool:

- 1980: *Strass Café*
- 1984: *la Femme de l'hôtel*
- 1986: *Anne Trister*
- 1988: *À corps perdu*
- 1990: *Hotel Chronicles*
- 1991: *la Demoiselle sauvage*
- 1992: *Le sketch*
Rispondetemi dans
Montréal vu par...
- 1994: *Mouvements du désir*



Albanë Guilhe et Hugues Quester dans *Anne Trister* (Photo: Bertrand Carrière)



Valérie Kaprisky et Jean-François Pichette dans *Mouvements du désir*

est difficile à décrire. C'est toujours lié à une tentative de cerner une émotion ou un sentiment en particulier chez un individu. C'est presque toujours une radioscopie d'un individu.

Ciné-Bulles: Comment y arrivez-vous pratiquement?

Léa Pool: D'abord, il y a toute la maladresse. Je montre dans le film les gestes maladroits qui trahissent un sentiment qui n'est pas encore nommé, toutes ces petites choses, ces phrases à la Woody Allen qui dévoilent ce que tu penses de l'autre. Et en même temps, il y a d'autres personnages sur ce train qui sont comme des facettes de l'amour et de la solitude, de la relation ou de la non-relation à un autre: un vieux nostalgique, une femme aveugle avec sa fille, un couple qui se chamaille tout le temps, un vieux garçon, un adolescent androgyne. Et il y a la petite fille de Catherine, Charlotte, qui est le regard de l'enfant sur l'adulte, le témoin de tout et donc de l'amour. Chacun a son drame et sa petite histoire.

Ciné-Bulles: Puis, à côté de cette réalité, on trouve l'imaginaire, le rêve qui est très important aussi?

Léa Pool: Les rêves passent d'abord par le sommeil. Les premiers rêves de Catherine sont angoissés, tandis que ceux de Vincent portent sur son enfance. Ils ont chacun leur univers onirique, dissocié de leur rencontre qui n'a pas eu lieu encore. Peu à peu, dans leur imaginaire, l'autre entre. Comme dans *Rispondetemi*, ces scènes sont plus claires, utilisant plus de plans fixes. C'est plus léché, plus pictural.

Ciné-Bulles: Votre approche documentaire avec caméra à l'épaule ne s'éloigne-t-il pas de votre univers, qu'on ne pouvait qualifier jusqu'à maintenant de réaliste?

Léa Pool: C'est sûrement le plus réaliste de mes films et en même temps le plus onirique... Ce qui est sûr dans ma démarche, c'est que je m'approche des personnages. Je suis de plus en plus près de la vie de mes personnages. Au début, c'était des archétypes, mes personnages. Je me rappelle *la Femme de l'hôtel*, pour moi, Estelle représentait l'inconscient, la cinéaste était la partie consciente de la création et la comédienne faisait le lien entre le conscient et l'inconscient. J'avais tout un univers mental et les personnages représentaient les diverses facettes de cet univers. Alors que là, mes personnages sont en chair et en os. J'ai eu le goût de me rapprocher de ce qui est plus tangible. Cela va avec le fait que la caméra devienne plus réelle, plus concrète.

Ciné-Bulles: *Est-ce que c'est également le fait d'avoir tourné un documentaire, **Hotel Chronicles**?*

Léa Pool: Peut-être, j'ai beaucoup aimé faire ce film. Mais, c'est aussi que j'ai changé. Je me suis ouverte. J'étais quelqu'un d'un peu sauvage, de très solitaire. Je pense que nos films nous ressemblent. C'est sûr, qu'en 10 ans, entre 30 et 40 ans, tu bouges... Tu ne peux pas être la même personne. Tu évolues. Tu te poses des questions différentes. Tes priorités changent. Il y a des choses que tu as vérifiées, d'autres que tu n'as pas encore découvertes. Moi, mes films, je l'ai toujours dit, avancent beaucoup avec moi. Ma propre recherche, mes propres questionnements passent à travers mes films. C'est pour ça que je n'arrive pas à faire des films de commande. Ou il faut que la personne qui me présente un projet soit exactement sur la même longueur d'ondes que moi. Pour moi, le cinéma c'est un outil de recherche et d'expression de soi. C'est ça qui m'intéresse.

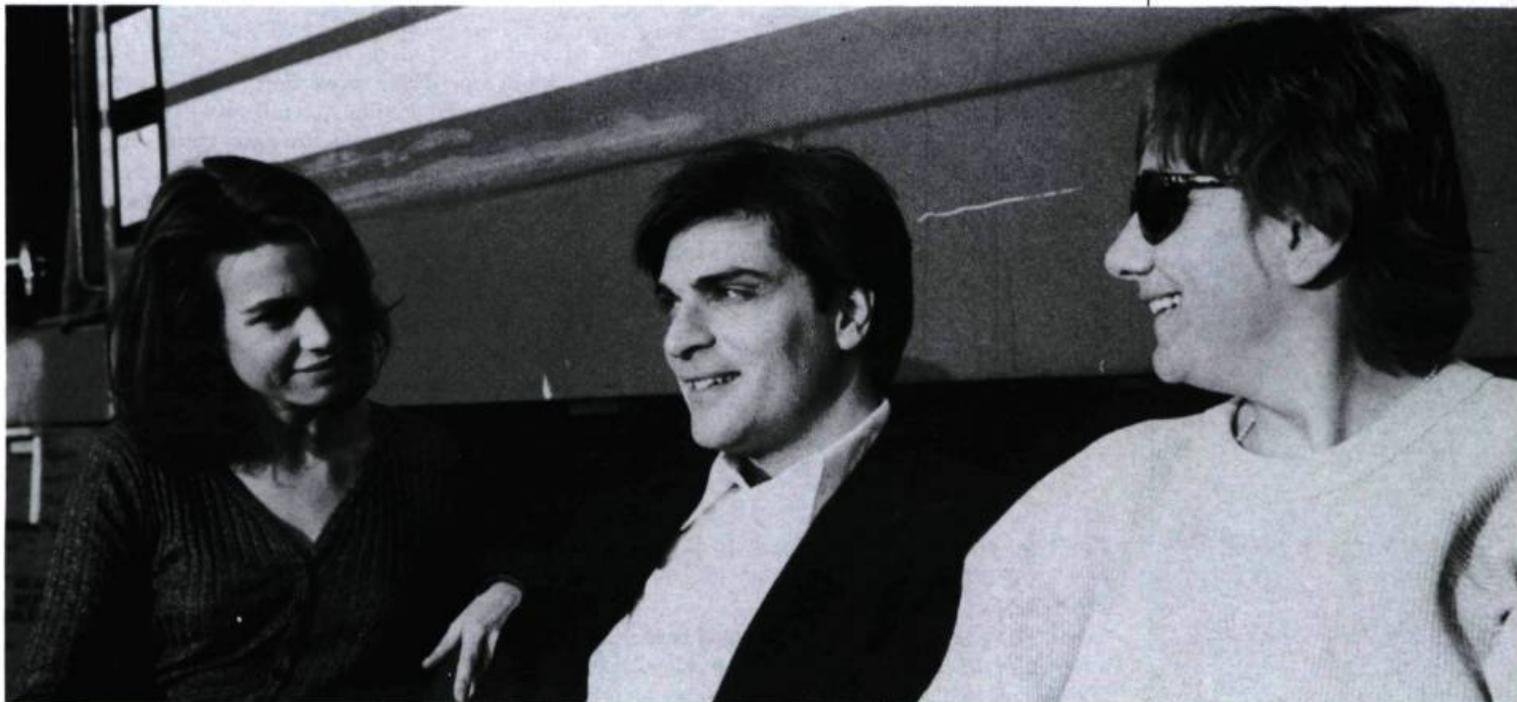
Ciné-Bulles: *Comment s'est déroulé le tournage dans cet espace restreint du train?*

Léa Pool: Très bien, même si un tournage «le fun» ne donne pas nécessairement un film «le fun». Je me méfie de cela, mais en l'occurrence je crois que cela se sent à l'écran. Surtout pour les acteurs qui doivent vivre une histoire d'amour. Plus ils pouvaient avoir

de complicité entre eux, plus cela aidait le sujet, parce qu'il y a quand même des scènes très intimes pour montrer la montée du désir. Faut y croire. Si on n'a pas l'impression qu'ils tombent vraiment en amour, c'est foutu. Il faut avoir une chimie entre les deux comédiens et le travail du réalisateur à ce niveau, c'est de faire le bon casting avant le tournage. En l'occurrence, cela s'est bien passé, mais j'aurais pu tout aussi bien passer à côté.

Ciné-Bulles: *Le casting a donc été difficile?*

Léa Pool: Très difficile, très long. Mais Valérie Kaprisky et Jean-François Pichette sont des acteurs très généreux. Ce qui est dommage avec Valérie, c'est qu'elle a été mise sur une orbite qui représente une infime partie de ses possibilités. Elle a une dimension très proche du personnage d'Anne Trister. Elle a beaucoup plus d'intériorité que ce que montraient les films qu'elle a faits après **la Femme publique**. Cela dépend de la relation entre le réalisateur et l'acteur, qui ne sont rien l'un sans l'autre. Valérie et moi, nous nous sommes apporté beaucoup l'une à l'autre. Chacune a fait un bout de chemin dans ce film qui nous est utile à l'une et à l'autre. Elle, pour entrer dans des personnages plus intérieurs, et moi, pour m'approcher de ce qui est plus physique, plus tangible, plus sensuel. C'était intéressant pour les deux. ■



Valérie Kaprisky, Jean-François Pichette, Léa Pool (Photo: Pierre Dury)